

leur terreur et fait payer au baron l'audace avec laquelle il avait osé attaquer, avec une poignée de soldats, le riche et puissant monastère ? Avoir des nouvelles de leur chef et du trésor devint pour les bandits une ardente préoccupation. L'épée à la main, l'inquiétude dans le regard, ils s'élancèrent hors du vieux réfectoire.

Les corridors étaient vides, les cloîtres silencieux. Point de moines, point de huguenots ; point de camp au dehors, mais point de chef. Leur instinct, un vague souvenir les conduisit à la cellule qui renfermait le fruit du pillage ; les sentinelles ne gardaient pas l'entrée, la porte était grande ouverte et là, au hasard, sur des tables, des bancs, à terre, au milieu, dans les coins de la salle, gisaient honteuses, brillaient éperduës les richesses que la chrétienté avait pendant des siècles envoyées à l'opulente communauté !

A la vue de tant d'objets précieux livrés au premier venu, les soldats se ruèrent dans la pièce et fouillant, saisissant, brisant, ils se chargèrent de dépouilles. Les diamants, les perles, enfouis dans les poches profondes, les vases sacrés en or, les plats, les reliquaires, pris, tortus, brisés, remplissant les vêtements, les escarcelles, le double fond des casques et des armets, le monceau des richesses ne paraissait pas diminué. Chaque bandit chargé voyait devant lui des objets d'une valeur inouïe ; la cupidité leur avait fait oublier leur chef ; la crainte de ne pouvoir emporter et mettre en sûreté tout cet or, le leur rappela. Quelques-uns se demandèrent s'il ne fallait pas fouiller l'île et découvrir le général ? La majorité opina de fuir au plus vite et les pillards se rendirent à cet avis.